LE SPECTRE

Quand j'arrivai à la Pimpinelle, la nuit était déjà épaisse ; du parc je ne distinguai rien qu'une masse compacte et noire, où le vent d'hiver se lamentait avec des craquements lugubres de branches mortes. Mon cheval glissa sur le sol boueux de l'avenue, fit un écart, et dans les ténèbres j'aperçus le reflet mat d'un étang. Je pensai que ma vieille cousine avait eu une singulière idée d'enfouir ses dernières années dans cette vallée humide et déserte, et que son nouveau nom aurait bien pu attendre une saison moins triste pour régler avec moi la question de l'héritage.

Une vieille servante me reçut au seuil de la cuisine avec beaucoup de politesse familière et respectueuse. Elle me dit s'appeler Nanette, et depuis l'âge de quinze ans avoir servi Mlle de la Pimpinelle ; aussi me donna-t-elle sur la vie, sur les habitudes de la défunte mille détails que j'ignorais et qui m'intéressèrent par leur originalité.

Je refusai de dîner dans la salle à manger. Cette immense pièce froide, aux meubles sculptés d'animaux fantastiques, m'impressionnait. Je pris mon repas avec Nanette qui barvada à son aise.

Je ne sais pourquoi ce soir là j'étais très ému, d'une émotion inexprimable et pénible. Était-ce à cause de la fatigue du voyage et de cette vague odeur moite, sépulcrale qui flottait dans l'antique demeure trop longtemps fermée !....

La cuisine était vaste ; sur les poutrelles enfumées, la faible lumière de la lampe jetait de fugitifs reflets fauves et, dans l'ombre, je voyais trembler sur les chaudrons de cuivre de petites flammes jaunes et rouges. La tête de la bonne femme se profilait sur le mur en silhouette de sorcière et en l'écoutant je sentais une terreur mystérieuse se glisser lentement dans mes veines, envahir mon cœur, le posséder.

J'appris que Mlle Sophie vivait seule, les habitants du pays ne voulant pas entrer à son service dans la crainte de voir, la nuit, un spectre errant par les couloirs. Nanette me fit cet aveu d'une voix inquiète, comme si le fantôme évoqué allait surgir ; moi j'eus l'air d'être brave ; je me moquai de la superstition des paysans naïfs.

Quand je voulus me retirer dans ma chambre, Nanette me dit avec embarras :

—Si ça ne dérange pas monsieur, je retournerai au village ; mon homme est malade ; il faut que je le soigne. Demain matin je serai aux ordres de monsieur aussitôt qu'il fera jour.

Je compris que la bonne femme avait peur et je la congédiai.

Une fois seul, j'entrai dans le petit salon : un boudoir vieillot et coquet ; des soies fanées s'exhalait une lointaine et fine odeur de roses effeuillées. Des livres pêle-mêle sur une table, quelques bibelots, rien d'intéressant .....Si pourtant ! Deux portraits : une jeune fille souriante et jolie dans un cadre d'or terni, et un bel officier en grand uniforme de capitaine du premier Empire. La jeune fille, c'était ma cousine à dix huit ans. Ne l'ayant connue qu'âgée, en mise surannée et avec un visage tout ridé perdu dans des coiffes de dentelles, jamais je n'avais pensé qu'elle avait pu, elle aussi, être jeune et gentille. Quant à l'officier, d'après les récits que Nanette m'avait faits, je compris que c'était le fiancé de Mlle Sophie, mort à la guerre, et dont le souvenir était resté dans le cœur sensible de la vieille fille.

Une fière prestance, ma foi, que celle de ce capitaine ! et quel regard !.....Il semblait que sous la poussière du tableau la flamme ardente de ses yeux jaillissait, fouillait les ombres grises du salon.

Je pris un livre pour me distraire, mais les yeux du portrait pesaient sur moi. Je marchai ; les yeux suivirent mes pas. Une angoisse m'étreignit le cœur ; je croyais entendre dans le silence de la pièce close des frôlements, comme si l'âme du passé s'éveillait. Décidément les racontars de cette sotte de Nanette et la fièvre énervante du voyage me rendaient ridicule ! Je pris le parti d'aller dormir....

La chambre qui m'était préparée se trouvait au-dessus du salon ; on y respirait une fade odeur de moisissure ; la fenêtre fermait mal, et sous d'anciennes tapisseries le lit m'apparut profond. J'inspectai la pièce et n'y remarquant rien d'inquiétant, je me couchai. Je ne tardai pas à m'endormir.

Tout à coup un bruit insolite me réveilla. Me dressant sur mes oreillers, j'écoutai anxieusement : c'étaient des gémissements étouffés ....et, horreur ! je distinguai [illegible] de la fenêtre une tête ce d'éclair, deux yeux qui, fixement, me regardaient.

Une sueur froide perla à mes tempes. La frayeur me paralysant, je n'osais bouger : mon regard magnétisé ne quittait plus le spectre hideux, et j'entendais la vitre vibrer tristement.

Combien de temps dura ce supplice ?.....Je ne puis le dire ....Mais, brusquement une rafale de vent plus violente que les autres ébranla la fenêtre, qui s'ouvrit en grinçant. Un tourbillon de feuilles mortes et de pluie s'engouffra dans la chambre....le fantôme s'évanouit.

Je passai une nuit affreuse, ne pouvant oublier la terrible vision, redoutant toujours de la voir réapparaître. Dès qu'un peu de jour pâle glissa dans la pièce je bondis hors du lit et, sur les dalles, je trouvai mouillé, meurtri, un pauvre chat-huant. La tempête l'avait surpris pendant sa chasse nocturne dans les arbres du parc ; il s'était réfugié sur ma fenêtre et c'était lui qui m'avait causé une si horrible frayeur.

Soleil d'Hiver.

Ils sont vieux ; leurs enfants vivent au loin. Elle est sourde, il est asthmatique. Chacun d'eux trouve son âge mauvaise, en soi d'abord, mais surtout en l'autre. Leur existence monotone, commencée tard chaque matin, finie à l'heure où la soirée pour nous commence, est lentement usée en petits remèdes qui sont les affaires, en petits repas qui sont les plaisirs. Une discussion prévue, nécessaire probablement à l'équilibre moral de ces cerveaux endormis, se produit quotidiennement vers midi. Elle s'allume quand arrivent les deux journaux ; celui de monsieur, libéral comme il convient au citoyen jaloux de ses droits ; celui de madame, "bien pensant" puisqu'elle est dévote. Le mépris réciproque de ces lectures est tel que jamais on ne les échange ; cependant, en cachette —oh ! seulement pour alimenter sa colère !—chacun en prend connaissance ; et, les lendemains, l'un, toujours, reproche à l'autre les inepties dont il se délecta la veille.

Quelques visites entretiennent leurs dernières étincelles de vie ; le curé dont monsieur se moque ; le voisin d'en face dont madame s'indigne, car il est voltairien ; le docteur que tous deux attendent comme un libérateur quand survient une crise, et qui, n'ayant point en poche l'eau de Jouvence, paraît à tous les deux un sot tant que dure la souffrance.

Un jour a pénétré dans ce salon clos et terne un rayon de soleil : une belle jeune femme, la nièce de Paris.

Ah ! combien tous deux s'empressèrent ! La vieille parce qu'elle est de son sang ; le vieux parce qu'elle est jolie. Car le bonhomme est toujours friand du régal devenu si rare d'un joli minois. Aussi se répandait-il en galanteries surannées. "Les hommes ne savent pas vieillir" pensait jalousement son antique moitié ; et, vexée un peu, elle s'activait à préparer le thé, à offrir les petits gâteaux.

—Oh ! tante, dit la belle en s'excusant et debout aussitôt, je vous laisse servir .... Et vous voltigez comme une jeune fille !

Avait-elle parlé plus haut ? Je ne sais, mais la sourde eut des oreilles ; il lui vint un sourire—peut être une rougeur. Et le vieux, tout gaillard, tenta de se lever aussi ; mais il fit une laide grimace et se tint coi ; la goutte le tenaillait ce jour là.

Quand prit fin l'heure charmante, et que la jeune femme mit entre ses mains ridées une main blanche—heureusement déganté,—il la baisa d'abord, puis la retint un peu en regardant sa nièce.

—Le regard d'autrefois ! ... toujours séduisant ! pensait la vieille en son cœur dilaté.

La belle n'y prit pas garde. Ses yeux rencontrent à chaque heure tant de regards adorants ! Enlaçant sa tante, elle sortit avec elle dans un échange de caresses féminines. Sur le perron elles s'embrassèrent, et l'aimable présence s'évanouit comme un beau rêve ou un roulement vite amorti.

La vieille, encore alerte du plaisir finissant, remonta, leste et vive, et vint droit à son vieux. Tous deux avaient les pommettes rouges, les yeux pareillement luisants. "Lina !" fit-il avec une intonation très douce des longtemps oubliée. C'était le petit nom de sa jeunesse, c'étaient les inflexions d'antan : "Sais-tu qu'elle te ressemble !"

Evoquant ainsi la belle heure de sa vie, l'infirme sourrait, perdu en rêveries lointaines. Il reprit à voix douce et basse :

"Te souviens tu du jour des cerises ?"

Elle entendit ce murmure, la septuagénaire Lina. Son sourire édenté eut un air de jadis, et l'éclair d'autrefois brilla, fugace, en ses yeux fatigués. O jeunesse, que est ton pouvoir, puisque tou seul contact a rendu, pour un soir, à ces ruines humaines tou [illegible]

LES Patois de France.

M. Beauquier a demandé à la Chambre la création d'une chaire de patois au Collège de France, et la Chambre, fort indécise sur la question, après avoir refusé la création d'une autre chaire, a renvoyé la proposition à la commission de l'enseignement.

On lit, à ce sujet, dans le "Gaulois" :

Les patois.....est-il bien utile de les conserver ? Nous n'hésitons pas à répondre affirmativement.

Et d'abord qu'est-ce qu'un patois, sinon un parent de province qui a conservé ses sabots ? Qu'est-ce qu'une langue, sinon un patois parvenu ? Toutes les langues ont commencé par être des patois ; notre premier document écrit, le "Serment des deux frères", est du neuvième siècle, et il est écrit dans une langue qui se rapproche aussi peu du français actuel que le provençal. Si la langue d'oïl l'a emporté, c'est que la puissance était alors au Nord et non au Midi. Cela a bien changé, il faut le reconnaître, avec le parlementarisme souverain. C'est le Midi qui nous gouverne, et qui souvent parle notre langue avec "l'accent" de Marseille.

Mais tout n'est pas patois dans les idiomes parlés en France. On y trouve quatre langues qui ont vraiment droit au titre de langues, comme le français : le provençal, le basque, le bas-breton et le flamand. Nous ne parlons pas de l'allemand, puisqu'on nous a enlevé l'Alsace.

Le provençal a, depuis quelques années, une chaire à Marseille. Y enseigne-t-on le provençal courant ou celui de Mistral, dont le génie a forgé une langue à son usage ? Cruelle énigme ! Si le provençal doit vivre, est ce avec les fleurs de la poésie, dans ce pays des fleurs, ou dans sa forme antique et révérée de ses dévots ? Le Dante n'a t il pas hésité à écrire sa "Divine Comédie" en provençal plutôt qu'en italien !

Le basque n'est parlé, en France, que par le tiers d'un département, et c'est en Espagne plutôt qu'en France que devrait exister une chaire de basque. Et, pourtant, il y aurait intérêt à conserver cette langue, si différente de toutes les langues connues, et qui apparaît comme un bolide tombé de la lune.

Le bas-breton est la langue kymrique, proche parente du Celte. C'est, à quelques différences près, la langue de l'Irlande, du pays de Galles et des Highlands, au nord de l'Ecosse. C'était, autrefois, la langue parlée en Gaule, et il y a intérêt à la conserver.

C'est pour ce motif, sans doute, que M. Combes a interdit l'usage du bas-breton dans les églises, M. Combes n'est pas folkloriste, comme M. Beauquier, et, pour ce motif seulement, il conviendrait de soutenir la proposition du député de Besançon.

Quant au flamand, il n'est parlé que par une moitié du département du Nord dont l'autre moitié parle le wallon. Or, le flamand est une des deux langues officielles de la Belgique, et nous pouvons nous en désintéresser, puisqu'elle a son foyer ailleurs et que les flamingants ne plaisantent pas sur leurs droits.

Les patois ne sont plus bien nombreux en France. Il y a la langue de Jasmin et des cadets de Gascogne, qui a sa grammaire et sa littérature ; le béarnais, qui est charmant dans sa forme chantante et qui a aussi une littérature, notamment une délicieuse traduction des fables de La Fontaine et la prière de Jeanne d'Albret.

Le limousin a sa grammaire et sa littérature, mais il y a des variantes dans le limousin.

Toulouse a conservé le pur languedocien qui fut la langue des cours d'amour. C'est presque une langue qui, malheureusement, tend à disparaître plutôt qu'à gagner du terrain. Mais Toulouse saura toujours défendre ses traditions ; nous n'en doutons pas un instant.

L'Auvergne a-t-elle un patois ? En a t elle plusieurs ? Nous n'avons pas étudié la question, et nous ne connaissons guère à Paris que la prononciation des charbonniers.

La Normandie n'a plus de patois, si ce n'est quelques mots, comme "mucre" pour dire "humide," ce qui évidemment vient du grec ou du latin. Et la plupart de nos autres provinces, sauf le Dauphiné, Nice et la Savoie, n'ont plus de patois, mais une manière de parler le français comme les Canadiens qui ont conservé d'autrefois l'habitude normande et blaisoise de dire "mé" et "té" pour "moi" et "toi." On disait à Blois : Le "ré," "té" et "mé," ça fait "tré."

Et ce qu'il y a de curieux, c'est que de ce temps là nous avons conservé l'habitude de dire la "reine" au lieu de la [illegible] sons aussi "les Français", alors qu'on a écrit "les Françoïs" jusqu'à la Révolution.

Henri IV parlait le béarnais à la Cour de Pau, et Victor-Emmanuel, dans l'intimité, ne parlait que le piémontais.

L'âge du verre.

Si l'on en croyait M. Henrivaux, l'ancien directeur des manufactures de Saint Gobain, le XXe siècle serait l'âge du verre ; c'est du moins ce qu'il nous annonce dans son ouvrage : "La verrerie au XXe siècle".

Sans être aussi confiant que M. Henrivaux dans l'avenir et la vulgarisation du verre, il faut reconnaître que l'industrie du verre a fait des progrès merveilleux, avec cette circonstance très précieuse pour le public que plus on améliorait la fabrication du verre et plus on parvenait à abaisser son prix.

Un seul chiffre suffira pour vous le montrer :

Une glace de quatre mètres carrés coûtait 349 francs en 1865 ; en 1889, elle ne coûtait plus que 139 francs. Une jolie femme peut donc être coquette à bon compte d'autant plus que, contrairement à ce que l'on affirme aux petites filles, on n'use pas les glaces à s'y mirer.

L'éclairage électrique est venu donner une nouvelle impulsion au verre et a provoqué toutes sortes d'heureuses applications.

M. Henrivaux conclut en disant que tout cela n'est encore rien et que nous verrons avant longtemps, les maisons construites en verre, sur des armatures de fer. On l'a du reste, essayé déjà.... Mais quand cela se vulgarisera-t-il ?

Téléphonie avant le Téléphone.

"La téléphonie, dit Littré, est l'art de correspondre à de grandes distances à l'aide du son."

Si le mot est nouveau—moins qu'on ne le croit d'ordinaire, cependant—la chose est ancienne.

Chez les Indiens Catuquirauo de la région de l'Amazone, qui habitent des cases isolées situées à plus d'un kilomètre les unes des autres, la communication téléphonique à distance se fait depuis des siècles à l'aide d'une sorte de tambour en bois, à moitié enfoncé dans le sol de chaque habitation sur un lit de sable grossier. La partie enfoncée est remplie de couches superposées de sable fin, de fragments de bois, de fragments d'os et de mica pulvérisé et elle est entourée par un mélange de morceaux de bois, de cuir et de résine, le tout recouvert à fleur de sol par une couche de caoutchouc dur. Quant à la moitié supérieure du tambour qui fait saillie hors du sol, elle est pleine d'air et fermée par du cuir, du bois, puis du caoutchouc. C'est presque plus compliqué que le téléphone de Bell.

Pour "téléphoner" on frappe sur le tambour avec un marteau en bois recouvert de caoutchouc ; la transmission se fait non par l'air, mais par le sol, constitué par un même filon rocheux, jusqu'à 1.500 mètres et plus de distance.

A la suite de ce coup d'avertissement qui correspond à notre "Alio ! allo !" la conversation s'engage d'après un code conventionnel, variable pour chaque groupe d'habitants, ce qui assure le secret des correspondances.

Le mot "téléphonie" fut employé pour la première fois, en 1828, par François Sudre, et figure dans les "Comptes rendus" de l'Académie des sciences pour cette année. Sudre l'appliquait à son système de "télégraphie musicale" qu'il imagina en 1817 et qu'il perfectionna jusqu'à sa mort.

Cette téléphonie, qui n'avait rien d'électrique, consistait en signaux sonores transmis au loin à l'aide d'instruments bruyants, tels que le clairon. Elle employait d'abord les cinq notes de la gamme que donne le clairon ; en 1841, elle se contenta de trois ; plus tard, d'une seule note, ce qui permit d'employer le tambour et même le canon pour la transmission des ordres.

En 1829, des expériences très satisfaisantes furent faites en présence d'une commission militaire entre le fond du Champ de Mars et la butte du Trocadéro. En 1841, Sudre expérimenta son système sur l'escadre de la Méditerranée. En 1846, nouvelles épreuves au canon, cette fois à Vincennes ; mais c'est en 1850 qu'eut lieu l'expérience la plus remarquable, à l'aide de postes de clairons échelonnés. Des ordres partant de l'Ecole militaire étaient transmis en quelques instants à Rueil, éloigné de 10 kilomètres. Un décret impérial du 9 janvier 1856 accorda en titre de récompense exceptionnelle, à M. Sudre, à Paris, la somme de 10.000 francs, pour son [illegible]

Mondanités.

Le bal du Centenaire donné à la salle de l'Opéra vendredi soir, par les dames de la Société Historique de la Louisiane a été un des événements les plus intéressants de cette semaine rendue mémorable par la célébration du transfert de la Louisiane aux Etats-Unis.

Le mariage de Mlle Ninette Couturié avec M. Charles de B. Claiborne sera célébré à la Cathédrale St Louis demain soir à six heures, et suivi d'une réception de 7 à 9 heures à la résidence de M. et Mme Felix Couturié.

Une réception aura lieu de 4 à 6 heures demain chez Mme Charles Jefferson Miller.

Mme John Patton Richardson a fait des invitations pour un dîner, mardi, en l'honneur de son fils M. Edmund Richardson et de M. Garvin Thomas.

Le même jour une réception sera donnée de 4 à 6 heures par Mme Henry Mordecai et Mlles Alma et Maud Mordecai.

Mardi soir à 7 heures, sera célébré à la résidence de Mme J. N. Augustin le mariage de Mlle Corinne Augustin avec M. Sidney St. John Estleman.

M. et Mme Pearl Wight ont fait des invitations pour une réception qui sera suivie d'un cotillon, mercredi en l'honneur de leur fille Mlle Pearl Wight.

Mlle Ruby Lafande passe l'hiver à la Nouvelle-Orléans chez sa grand'mère, Mme H. Rathmone.

Mlle Frances Lewis est arrivée de New York lundi.

Mme Maud Nolan Harvey donnera un cotillon à la fin de décembre pour sa fille, Mlle Maud Harvey.

Mme W. C. Ellis est de retour d'un séjour chez sa fille, Mme John T. Moore, Jr., sur la plantation Waubun.

Des cartes ont été reçues à la Nouvelle-Orléans de Mme le Général de Division Lelong, Chevalier de la Légion d'Honneur, de Mme Lelong et de M. et Mme D. A. Chaffraix annonçant le mariage de leur fille et nièce, Mlle Marie Louise Lelong avec M. Michel Aspirot, le 29 octobre, 1903, à Beaulagué, Puy du Dôme.

Mlle Pauline Curran a réuni quelques jeunes filles à un joli lunch hier. Ses invitées qu'elle recevait aidée de Mlles Georgie Winship, Luche Vardell, Hazel Ellis, et Adèle Ford, comprenaient Mlles May Matthews, Florence Kells, E. Nixon, L. Duggan, J. Fee, H. Scott, L. Gragard, V. Stanton, E. Provosty, L. Monroe, B. Butler, C. Stanton, A. Hardie, L. Post, N. Ellis, M. Norman, B. Kidder.

M. et Mme Dan Edwards ont pris possession de leur nouvelle résidence à l'angle des rues Prytanée et Septième.

Mlle Marthe Monrose a fait des invitations pour une réception, mercredi soir, en l'honneur de Mlle Claire Ducros.

Les fiançailles de Mlle Ernestine Winship à M. Walter Vincent Harvey sont annoncées.

Un cotillon dansé par trente couples aura lieu chez M. et Mme E. Spelman le 28 décembre en l'honneur de leur fille Mlle Mabel Spelman.

Le "Tea and Topics Club" s'est réuni jeudi chez Mme W. C. Flower.

Une réunion du club T. W. G. aura lieu lundi soir chez Mlle Anita Delvaille.

Mme John B. Hobson donnera une réception le 12 janvier en l'honneur de Mlle Florence Kells.

Le mariage de Mlle Julia Samuels avec M. Joseph Tassig Jr., sera célébré mardi, à la résidence du grand père de la mariée, M. B. Emmanuel, 1622 rue Euterpe.

Le premier "Midwinter cotillon" sera dansé à l'Athénéum le 1er janvier.

Mlle Jeanne Louise Jung est attendue cette semaine du Mississippi où elle a passé quelque temps.

M. Henri Brierre qui est au collège Spring Hill viendra passer les fêtes à la Nouvelle-Orléans avec ses parents M. et Mme Maurice Brierre.

Mme James B. Bush reçoit le jeudi, à sa résidence, 1429 rue St André.

Le mariage de M. Henri Meyer avec Mlle Guy Guyot a été célébré à Covington, Lne., jeudi dernier. Les mariés sont partis le même jour en voyage de noces et résident à leur retour chez Mme Cassius Meyer rue Prytanée près Septième.

Mlle Lolita Kahle est au nombre des débutantes de l'hiver.

Des invitations sont faites par Mlles Edith, Lise et Jennie Duplantier pour une fête d'enfants la veille de Noël.

Lundi soir, on célébrait dans l'intimité des familles en l'église St Augustin le mariage de Mlle Emilie Fons avec M. Louis E. Harvey. La voix de [illegible] magistrat [illegible] sacré [illegible] six heures et demie. La mariée accompagnée traversé la nef pour se rendre à l'autel étincelant de lumières où l'attendait le marié qui avait à ses côtés son best man M. Louis Rouyer. A son entrée à l'église la mariée était précédée de la "maid of honor" Mlle Nina Pons qui portait une délicieuse toilette en gaze liberty blanche complétée par un bouquet d'œillets blancs. La mariée avait une ravissante toilette de crêpe de chine blanc sur soie, garnie de dentelles, toilette du meilleur goût, seyant admirablement à la beauté de celle qui la portait. Un voile de tulle retenu sur ses cheveux noirs par une touffe de fleurs d'oranger retombait en plis gracieux sur la jupe. Son bouquet était composé de roses blanches et de muguets. Après la cérémonie faite par le Rév. Père Subileau qui a prononcé une brillante allocution avant de bénir l'union des jeunes époux, une brillante réception a eu lieu de 7 à 10 heures chez M. E. Pons, 1418 Kerlerec. La maison était décorée de palmes, de fougères et de fleurs blanches, et la table était parée à ravir d'œillets blancs, de smilax et de rubans blancs noués au lustre et retenus aux coins de la table par de larges nœuds. Nombreux sont ceux qui sont allés présenter leurs vœux aux jeunes mariés qui recevaient aidés de M. E. Pons, Mlle Nina Pons, M. et Mme A. Maurin, M. et Mme M. Marsal, Jr., et Mme V. Dugatte. Remarqué dans l'assistance : le Rév. Père Subileau, le consul de France et Mme Richard, M. et Mme G. F. Lafon, M. et Mme Marsal, M. et Mme A. P. Rouyer, Dr. et Mme Mire, M. et Mme F. Kautz, Mmes M. Davis, H. Rolling, V. Harvey, Moir, Voelcle, N. Bourgogne, Briugne, M. et Mme G. Cau, Mlles Koehl, M. et E. Rouyer, Una Harvey, C. et J. Astredo, R. Capo, M. et E. Meyers, M. Capdau, Kautz, O. et A. Gazave, M. et O. Rodriguez, Meyers, L. Rolling, D. Briugne, M. Rouyer, O. Maurin, A. Barthelemy, M. Dumour, vice-consul de France, MM. M. Vergnolles, Armand Capdevielle, Clément Jaubert, P. Cougot, F. Koehl, Charles L. Morel, Gus. Rouyer, L. Harvey, Parrongue, H. Capo, S. Fernandez, J. Rolling, E. Massot, A. Desanges, L. Choppin, K. Falconer, M. Meavers, Dr. Canepa et beaucoup d'autres dont les noms nous échappent. De très beaux cadeaux ont été reçus par M. et Mme Harvey qui sont installés dans une [illegible] rue Kerlerec.

Le mariage de Mlle Andrena Nelson avec M. C. A. Withaker, sera célébré à l'église St Joseph le vingt janvier à sept heures.

Très beau lunch jeudi, chez Mme E. T. Hardie en l'honneur de sa fille Mlle Alice Hardie. Ces dames recevaient aidées de Mlles L. Terrell, Helen West, Eléonor May, Gertrude Warner, Adèle Ford, Sadie Shelby, Estelle Hynson. Parmi les personnes présentes : Mlles Vertilie Stanton, Ethel May Werlein, Margot Lelong, Olga Dunbar, Olga Larousini, Lucy Farrar, Alice Monroe, Carrie McWilliams.

M. et Mme Oscar Danjean sont les hôtes de M. et Mme Henry Crozier.

Le premier Tulane German de la saison sera dansé à l'Athénéum le 29 décembre.

Mlle Haydée Marchesseau est arrivée d'Abbeville au commencement de la semaine et passera l'hiver avec Mlle Aline Rouen.

Le Louisiana Club donnera son second cotillon le 8 janvier.

La réception donnée par M. et Mme Bussière Rouen, jeudi soir, en l'honneur de leur fille Mlle Aline Rouen, a été extrêmement brillante. La maison était décorée à ravir de palmes, de fougères et de roses roses. Les nattes enguirlandés de verdure étaient ornés de larges nœuds de ruban rose. Dans la salle à manger tapissée de verdure, la table était parée avec un goût exquis de roses et de smilax qui courtournaient les cristaux et l'orfèvrerie, étaient partout sans rien masquer cependant et s'enroulaient autour des larges rubans roses qui descendaient du lustre. Une musique délicieuse se faisait entendre pendant, cette fête charmante à laquelle assistaient entre autres : Mlles Jesie Arnoult, C. Arnoult, L. Bermudez, A. Bouligny, N. Burthe, M. Brierre, Z. Barnett, L. Bergé, A. Chiapella, L. Chiapella, C. et E. Carrière, J. Corrozolles, A. Crump, H. Cruzat, L. DeVergès, A. Delvaille, C. Ducros, C. Duplantier, C. David, J. Fortier, N. Friedricks, M. Foette, P. Guerdan, I. Holmes, C. Jaubert, L. Kahle, M. Lawson, E. Lambert, E. Lemoine, M. Landry, H. Gardère, J. Léaumont, L. Murphy, H. Marchesseau, A. McGloin, C. Mazerat, M. Monrose, M. Peyrat, J. et G. Renshaw, L. Roux, L. Sanchez, A. Staigg, N. Tessier, L. Wiltz, M. Walsh, A. Rouen, E. Moret, M. et Mme A. Carrière, M. et Mme M. Queyrouze, MM. D. Arnoult, A. Andrews, T. D. Armstrong, L. Bernard, V. Bernard, H. Billaud, L. Beugnot, G. Baudéan, J. Bahan, L. Bright, W. Barnett, Dr. L. Cousens, E. Caboche, J. Crozier, T. Courtagère, L. Dessommes, C. Dance, Dr. Philip DeVergès, R. Dessommes, D. Devoin, E. Fortier, J. Ferry, Dr. E. D. Friedrichs, C. Flotte, E. Gueydan, W. Gelpi, A. Guyot, G. Howe, J. W. Hincks, S. Handy, J. Kahle, M. Lemoine, W. Lucas, C. LaBranche, R. Lincoln, P. LeGardeur, G. Labarre, F. A. Middleton, M. Monrose, E. Murphy, L. Noblom, H. Planché, Jno. Planché, W. Remanjeon, Louis Planche, F. Rickert, H. Roy, James Planché, G. Ricau, J. Robin, E. Reynès, J. B. Rosser, A. Strouse, H. Strong, Dr. W. Tusson, P. Tessier, Dr. G. Tusson, P. Villeré, G. Wagner, Dr. Welsh, Geo. Walshe, M. et Mme Rouen et Mlle Rouen faisaient les honneurs de leurs salons aidés de Mlle Eugénie Soria.

Samedi dernier, une fort jolie réception a eu lieu chez M. et Mme James Hermann, avenue de l'Esplanade et Broad, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de leur mariage. La maison avait été décorée pour la circonstance, de palmes, de fougères, de brillants et légers chrysanthèmes d'argent et d'œillets blancs. La table étincelante de cristaux et d'argenterie était ornée de feuilles d'asperge et d'œillets blancs. M. et Mme Hermann recevaient aidés de M. et Mme J. S. Davis et de Mlle Hilda Hermann. Parmi les personnes présentes : M. et Mme Jos. Hermann, M. et Mme W. LeMonnier, [illegible] M. et Mme Jules Delhonde, M. et Mme Edouard Deléry, Mmes D. Dolhonde, Fitzhugh Minton, Mlles Dolhonde, Hattie et Corinne Augustin, Lolite et Andrée Lavillebeuvre, Neiville Poupart, MM. Jules Choppin, Peter Clarence et Maurice Monrose, J. Swabridge, Sidney Eshleman, R. Lafaye, C. Coquet, R. Crowley, Arthur Katten, Mike Mann, Walter Brown et autres. Un toast charmant a été porté par le Professeur Choppin qui a eu pour élèves M. Herrman et ses enfants.

Les K. O. V. ont fait des invitations pour un bal à l'Athénéum, le 14 janvier.

Mlle Léda Meyer part bientôt pour Washington, D. C. où elle va passer l'hiver chez le Gén. et Mme Meyer.

Le Juge et Mme Provosty ont donné un dîner, jeudi soir, en l'honneur de leurs filles, Mlles Adina et Elinka Provosty. La table était ornée des roses roses. Les convives comprenaient Mlles Pauline Curran, Hazel Ellis, Vertilie Stanton, May Norman, Pearl Wight, MM. Joe. Daspit, T. Cottam, Gus. Beauregard, Leigh Carroll, Joe. Devereux, Louis Hardie, Dr. Fenner.

Le mariage de Mlle Ninette Dugué de Livaudais avec M. Walter G. Cleveland a été célébré mercredi soir, à sept heures et demie à la résidence des parents de la mariée, M. et Mme Robert G. Dugué. La maison avait comme décoration à cette occasion, des palmes, des fougères et des roses blanches. A l'extrémité du salon avait été dressée une arche de verdure, de roses et de muguets sous laquelle a eu lieu la cérémonie. L'officiant était le Rév. Père Fallon, de l'église St. Patrick. La mariée accompagnée par son père, est entrée au salon précédée de Mlle Elizabeth Cleveland seule demoiselle d'honneur. Le marié avait pour best man son frère, M. Ashbe Cleveland. La mariée portait avec une suprême élégance une toilette de crêpe de chine blanc garni de dentelles. Un piquet de fleurs d'oranger drapait gracieusement sur ses cheveux noirs un voile de tulle qui l'enveloppait. La demoiselle d'honneur avait une robe de soie jaune garnie de dentelle et un bouquet d'œillets blancs. M. et Mme Cleveland sont partis en voyage de noces, jeudi.

Mercredi après-midi, un charmant buffet a eu lieu chez Mlle Sadie Hellwege. Les décorations étaient composées de roses rouges. Mlle Hellwege recevait assistée de Mmes McAlister, E. Hellwege, Stewart, Mlles Clarisse Shepard, K. Monroe, M. Richardson, A. Matthews.

Mlle Rouen qui est une charmante débutante de l'hiver portait avec une grâce toute séduisante une ravissante toilette de tulle blanc paillété sur fond de soie, complétée par un bouquet de roses roses.

Une jolie réception a été donnée de quatre à six heures, mardi par Mme T. Shepard et Mme Edward C. Palmer pour Mlle Clarisse Shepard. La maison était décorée palmes de fougères et de petite violette de la Pennsylvanie. La table dans la salle à manger était parée de roses, de rubans et de bruyères roses. Les rafraîchissements étaient servis par Mlles F. Shepard, M. Gilmore, K. Adams, Cécile Préot, Olive Kilpatrick, Marie Louise Grunewald, Emma Courtney, Bessie Devin, Louise Burguières, Cora Buck, M. Fassman, L. Collins, et le punch par Mlles Anita Norman et Mémé Shepard.

Mercredi après-midi, Mme Charles B. Fee a donné un thé de réception suivie dans la soirée d'un cotillon pour sa fille Mlle Virginia Fee. La belle résidence était admirablement décorée de plantes rares, de fougères et d'œillets rouges. Les mêmes couleurs se retrouvaient dans la salle à manger où la table était ornée de flots de tulle rouge, d'œillets et de petites lumières rouges. Mme et Mlle Fee recevaient assistées de Mmes J. W. Fee, H. E. Chambers, E. T. George, H. Daspit, W. H. Reynaud, Mlles P. Wight, A. Hardie, H. McMillan, S. Shelby, G. Allen, O. Kilpatrick, G. Walmsley, P. Curran, M. Mangun, M. Colcock, G. Price, A. Murphy. Une gerbe d'œillets rouges nouée de rubans de la même nuance a été présentée à chacune de ces dames. Les rafraîchissements étaient servis par Mlles B. Butler, G. Winship, J. Teche, A. Denis, V. Ivy, M. Hosmer, E. Provosty, J. Pagaud, M. Norman aux quelles on a offert de jolies assiettes en souvenir de l'occasion. Le cotillon était gracieusement conduit par M. Edward Keep.

BLANCHE.

L'ESPRIT DES AUTRES

Un de nos conteurs les plus amusants vient de narrer une anecdote, et tout le monde en rire à gorge déployée ; seul, un vieux monsieur est resté impassible et froid au milieu de cette explosion de gaîté.

—En voilà un, dit quelqu'un, qui doit avoir un fichu caractère.

Je vais vous dire si on entend pas la plaisanterie.

Ah !

—Oui ; il est sourd !....

Boireau est invité à dîner dans le monde : le domestique annonce un vieux bordeaux qui fait l'admiration générale.

—Est-il de votre goût, monsieur Boireau ? demande la maîtresse de la maison.

—Ah ! madame, répond-il en se caressant la gorge, il semble qu'on vous pose un tapis dans le gosier.

Un dentiste opère un client qui pousse des cris épouvantables.

—Sapristi ! ne criez donc pas si fort !

—Oui, je comprends, cela vous fait peine de me voir souffrir.

Evidemment.... Et puis... vous dans le salon des clients qui attendent leur tour, et vous [illegible] confiance !

En police correctionnelle.

—Accusé, on ne voit que vous ici.

—Et vous donc, mon président, je vous conseille de parler !

Entre mères, à l'Conservatoire de musique :

—Comment avez vous trouvé ce [illegible] pour que votre fille soit pianiste ?

—Eh ! je ne savais rien faire de ses dix doigts.